



IMPORT-EXPORT

Corina Mersch

«**OUTSIDER**. n.m. - 1859; mot angl. 'qui se tient en dehors'
TURF Cheval de course qui ne figure pas parmi les favoris mais qui
a des chances de gagner. - PAR EXT. Concurrent dont la victoire
ou la performance est inattendue (dans un sport quelconque)».

(Petit Robert)

«**OUTRE**. Contrée par laquelle il faut absolument passer
lorsque l'on vient du pays de Chats fourrés».
(François Rabelais, cité par Albert Manguel et Gianni Guadalupi
dans le *Dictionnaire des lieux imaginaires*)

la frontière est (comme l'explique Piero Zanini dans son essai sur les significations des confins) le lieu par excellence du malentendu, dans le sens donné par Jankélévitch à cette notion: le *Je-ne-sais-quoi* qui permet aux individus de continuer à ne pas se comprendre, le *Presque-rien* qui nous encourage à affirmer que «nous» ne sommes pas tout à fait comme les «autres».

Quel que soit son tracé ou son histoire, la frontière est là pour délimiter un «dehors» et un «dedans». Rien de plus banal, rien de plus tragique — puisqu'il s'agit, d'entrée de jeu, de partager un monde en insiders et en outsiders: *in*, tu bouges, *out*, tu meurs. A moins que ce ne soit l'inverse, comme le rappelle Andrei Codrescu — ce Roumain à peine connu dans son pays et célèbre aux Etats-Unis — dans son très beau «manifeste de l'évasion» intitulé *La Disparition du «dehors»*.

Cioran: *A l'intérieur du cercle qui enferme les êtres dans une communauté d'intérêts et d'espoirs, l'esprit ennemi des mirages se fraye un chemin du centre vers la périphérie. Pour mieux préparer son évasion future, l'apprenti migrant se retire vers la marge extrême pour y couvrir son insoumission. Tout en guettant la brèche salutaire, il fait mine*

Outrepasser, passer outre. Outre-Rhin, Outre-Manche, Outre-Atlantique. La frontière, selon Claudio Magris, se réduit souvent à l'obsession de situer quelqu'un ou quelque chose de l'autre côté. Si tel est le cas, la traduction représente, tout comme la littérature, un voyage effectué dans le but de se libérer de ce *mythe de l'autre côté*, de comprendre que chacun se trouve tantôt ici et tantôt là, que chacun — à l'instar du Jedermann du mystère médiéval — est *l'Autre*.

Plus qu'une ligne de partage, la frontière est un lieu doté d'une épaisseur, d'une densité, d'une «volonté» propres, inaliénables. L'un de ses exploits, purement théâtral, consiste à mettre en scène les différentes formes de l'altérité, tout en prolongeant indéfiniment le malentendu, car

de s'accommoder aux plaisirs mineurs d'une promenade sur la circonférence.

Dans le préambule de son essai sur l'Amérique, Jean Baudrillard exalte le mouvement qui, traversant l'espace de par sa propre volonté, se change en une absorption de l'espace lui-même: «*Ainsi est atteint le point centrifuge, excentrique, où circuler produit le vide qui vous absorbe*». Emprunter les *freeways*, c'est goûter à la liberté vaine et absolue de la périphérie —du périphérique—, cette forme de civilisation spectrale, et si proche de l'évanouissement, qu'ont inventée les Américains: *Rouler est une forme spectaculaire d'amnésie. Tout à découvrir, tout à effacer. Le vanishing point, cette fin de toute résistance, est en même temps la fin de la scène propre du voyage.*

Le cheminement à travers les passages, lui aussi au fond est une marche de spectre où les portes cèdent et les murs s'écartent. Passer outre, dans le sens de Walter Benjamin, c'est interrompre ou même faire sauter le faux continuum du temps. Prendre l'histoire et la géographie à rebrousse-poil, dans l'espoir de dérober aux lignes de partage une signification fulgurante et spectrale qui permettrait de les insérer dans une constellation du danger sans cesse renouvelée.

Dans sa rage de troquer le «dedans» contre le «dehors», le migrant est prêt à s'engager dans des transactions coûteuses et risquées, sinon impossibles. L'histoire et le marxisme, rappelle Baudrillard aux chasseurs de la fameuse Green Card, sont comme les vins fins et la cuisine:

ils ne franchissent pas vraiment l'océan, malgré les tentatives émouvantes pour les acclimater. C'est la revanche justifiée du fait que nous, Européens, n'avons jamais pu apprivoiser vraiment la modernité, qui se refuse elle aussi à franchir l'océan, mais dans l'autre sens. Il y a des produits qui ne souffrent pas d'import-export. Tant pis pour nous, tant pis pour eux.

Prenant forme au moment précis où l'incompréhension se révèle, la frontière —géographique, linguistique ou autre— ne se contente pas d'être une simple toile de fond, elle devient protagoniste du drame, représentation vivante de l'affrontement entre deux —ou plusieurs— façons d'être, d'occuper l'espace, d'investir la parole, d'habiter le monde. Trente ans après avoir quitté Calgary pour s'installer à Paris, Nancy Huston admet

qu'elle vit son double ancrage comme *une lutte quasi physique* à l'intérieur de son cerveau:

Chaque faux bilingue doit avoir sa carte spécifique de l'asymétrie lexicale; pour ce qui me concerne, c'est en français que je me sens à l'aise dans une conversation intellectuelle, une interview, un colloque, toute situation linguistique faisant appel aux concepts et aux catégories apprises à l'âge adulte. En revanche, si j'ai envie de délirer, me défouler, jurer, chanter, gueuler, me laisser aller au pur plaisir de la parole, c'est en anglais que je le fais.

Quand on évoque, à la manière d'Alain Fleischer, l'éternel duel entre deux langues sur le territoire de l'une ou de l'autre, force est de constater la trace d'une résistance: *s'il reste encore quelque chose d'une langue première dans la pratique d'une langue seconde, l'accent est ce reste, cette dernière velléité de résister.* Par-delà les langues acquises au fil des pérégrinations successives, la langue dite maternelle surgit *tel un fantôme intempestivement présent: incarné.* Pour le bonheur du migrant, la parole répond à une économie générale qui, sans les prévoir ni les réglementer *rend les échanges possibles sous réserve de cette taxe douanière ou de cette tolérance à l'importation qu'est l'accent.* Passager clandestin qui finit toujours par se faire repérer dans les transports croisés d'une rive à l'autre, l'accent apparaît comme *l'indice d'un ailleurs de la langue, d'un hors-champ qui reste ouvert dans les coulisses de la parole, d'un arrière-plan présent dans la profondeur de champ.*

Le passeur —douanier, traducteur ou interprète— aide le passant à passer, sans oublier de prélever son dû au passage. Le fonds de commerce du passeur se résume à ce qui —précisément— ne passe pas, à ce qui résiste et fait donc la spécificité d'un paysage géographique ou linguistique, d'une frontière physique ou métaphysique. Parmi les marchandises jamais exemptées de droits de douane: l'humour, les sous-entendus, les non-dits, les tabous, les totems, les phobies, les lubies. Sur ce marché-là, on enchaîne des opérations de change qui ne se font jamais sans reste: adapter, s'adapter, réécrire, retranscrire... Derrière l'offre de «vente» du passeur et le pouvoir d'«achat» du passant se cache toujours ce résidu, cet entre-deux qui permet finalement à chacun de rester ce qu'il est tout en ayant tenté de franchir la barrière pour naviguer, contre vents et marées, dans les eaux territoriales de l'Autre.

LUXEMBOURG, LUXEMBOURG, DEUX MINUTES D'ARRÊT!*

*Avec sa frontière également tout près, pas de terrain de football, la France commençait derrière les arbres.
(Jean Portante, Mourir partout sauf à Differdange)*

En 1944, le frère de François Maspero est tué les armes à la main par «des Européens couleur feldgrau». Son père meurt à Buchenwald quinze jours avant la libération du camp. Sa mère revient de Ravensbrück et ses cheveux commencent à peine à repousser, gris. Pour le futur écrivain, l'Europe, imprégnée de «la couleur et l'odeur de la mort», devient une chemise de Nessus qui lui colle à la peau et qu'il tâchera de secouer à coups de voyages plus ou moins initiatiques. «Dès quatorze ans, j'ai parcouru l'Europe à pied, en bicyclette, en auto-stop, en train. L'Italie et la Hollande, l'Angleterre et l'Irlande. Et l'Allemagne d'abord, parce que la Croix-Rouge française y avait, en Forêt-Noire, des chalets pour orphelins de guerre. Mais pas seulement pour ça».

Partout, il faut des heures d'attente et de contrôles tatillons pour franchir des frontières distantes parfois de quelques kilomètres: «qui passait en vélo de la France au Luxembourg devait se résigner à remettre au lendemain le passage du Luxembourg à l'Allemagne». N'ayant plus rien à perdre, le jeune Maspero pratique l'errance et les rencontres de hasard. Touriste, peut-être, même s'il récuse instinctivement le mot, «mais alors dans la solitude du touriste de fond»: son modèle est Gérard de Nerval.

Aujourd'hui encore, je ne sais jamais bien quoi répondre aux questionnaires d'entrée dans un pays. Objet du voyage. Tourisme? Affaires? Famille? Autre (précisez)? Qu'aurait-il répondu, le doux Gérard, à ces questions-là? Un jour, revenant d'Irlande au pays de Galles, un officier d'immigration me refusa l'accès du sol britannique parce que je ne pouvais lui présenter qu'une livre sterling et dix-sept shillings. Une autre fois je me fis arrêter à Rome, en descendant du train de Naples, par les carabinieri qui guettaient le passage des Italiens du Mezzogiorno dépourvus de contrat de travail. On m'avait enseigné le droit à la libre circulation des biens et des personnes. J'appris que ce droit et cette liberté ne concernent que les personnes qui ont des biens.

Plus tard, le globe-trotter «en disponibilité» connaîtra d'autres frontières qui ne seront pas toujours faciles d'approche. Des passages dans les bois entre la France et la Suisse, avec des condamnés à mort algériens. D'autres, mêlé à la foule des travailleurs frontaliers, entre la France et le Luxembourg ou la Belgique. Les interrogatoires et les fouilles à l'aéroport de New York, «du temps où, après qu'on avait juré par écrit qu'on n'avait pas l'intention d'attenter à la vie du président des Etats-

Unis, des officiers d'immigration soupçonneux, au vu d'une lettre ou d'un signe apposés sur le visa, ne vous tenaient pas quitte pour autant». D'autres interrogatoires et d'autres fouilles en quittant Prague ou Varsovie du temps des rendez-vous avec les opposants. L'expulsion de Porto Rico, l'arrestation à Madrid. «Mais enfin, tout cela, c'est du passé. Un passeport français ouvre presque toutes les frontières».



Dans *Mrs. Haroy ou La Mémoire de la baleine*, Jean Portante [= > 18, 20, 22, 24, 26] —autre globe-trotter aux racines portables— multiplie les flash-back pour retracer la trajectoire brisée des siens, Italiens des Abruzzes qui, en quittant leurs terres inondées de soleil, se voyaient déjà accueillis les bras ouverts dans ce «paradis sidérurgique» qu'était peu à peu devenu le sud du Luxembourg. Mais les hasards de la Première Guerre mondiale —une guerre «tout près de la frontière luxembourgeoise, avec ses batailles de la Meuse et de la Marne»— ont fait que l'Italie se trouve, en 1914, du côté des Allemands qui occupaient Differdange. Même si elle représentait un emplacement stratégique, cette petite ville-frontière —où Claudio Nardelli, le narrateur, allait voir le jour— risquait, à l'époque, d'être rasée par l'artillerie ou par l'aviation. Les Français s'étaient retranchés tout près, à Longwy, une ville fortifiée par Vauban «avec une défense cependant anachronique pour cette nouvelle guerre», alors que les bataillons allemands avaient pris position sur les hauteurs autour de Differdange, «arrosant le paysage de mitraille et de bombes depuis les tranchées sillonnant le Thillenberg et le Titelberg». Hussigny, à quelques kilomètres de là, se trouvait déjà en flammes, et rien ne semblait épargner ce même sort à Differdange. «Heureusement, de l'autre côté de la frontière, l'armée n'était pas aussi efficace, et la guerre n'a pas tardé à se déplacer à l'intérieur du territoire français avant d'aller s'embourber autour de Verdun et de la Marne».

Cette partie remise permet au narrateur de s'attarder sur le piètre sort des petits pays pris en sandwich par les grands. Miraculeusement épargnés en

* Este texto constituye parte de un capítulo de la obra de Corina Mersch: *Laissez-passer. Topographie littéraire d'une Europe des frontières*. Esch-sur-Alzette (Luxembourg): Éditions Phi, 2004, 302 pp.

1914, les Differdangeois se remirent à trembler deux ans plus tard, lorsque le vent tourna, mettant en difficulté les troupes allemandes. «Le Grand-Duché, coincé entre la France et l'Allemagne, est ainsi devenu, malgré une neutralité affichée, une fois de plus l'enjeu de batailles décisives. Les bombes qu'à Differdange on croyait parties à jamais se sont mises, cette fois-ci, à pleuvoir du ciel, larguées par l'aviation française, transformant les nuits en cauchemars vécus le plus souvent au fond des caves».

Fraîchement débarqués sur la scène de ces jeux de massacre, grand-mère Maddalena et grand-père Nando se sentirent doublement trahis: partis de San Demetrio avec l'illusion de «troquer enfin l'enfer pour le paradis», comme l'avaient fait leurs proches qui leur écrivaient des lettres encourageantes depuis l'Amérique, ils se retrouvèrent subitement dans un enfer «cent fois plus insupportable», au milieu de «l'infiniment riche, l'infiniment angoissant »: ce petit pays et ce petit village du Nord, dont ni eux, ni les autres, ne savaient dire le nom,

parce que l'America, c'était le paradis avec un nom italien, Americo au féminin, un nom doux et accueillant comme le sein d'une mère, un nom plein d'Histoire et d'histoires, alors que Lussemburgo était un nom avec des sonorités lugubres, froides, dont personne ou presque n'avait jamais rien ou presque raconté, et ne redevenait aimable, hospitalier, que quand on se disait que ça se trouvait tout près de la France, la Francia, cette autre mère dont tout le monde parlait et que tout le monde connaissait comme sa poche, parce qu'il y avait du charbon et du fer dans le sol, alors que les campagnes des Abruzzes, de part et d'autre de ce qui allait devenir la nationale dix-sept, ne renfermaient que de la terre, de la terre vallonnée, se faufilant entre de petites et de grandes montagnes, de la terre qui ne donnait rien si on ne lui donnait rien [...].



Parmi les lieux imaginaires recensés par Alberto Manguel et Gianni Guadalupi [= > 11, 16, 26], on retrouve une certaine Meccania qui, telle qu'elle a été rêvée en 1918 par Gregory Owen, désigne un petit Etat d'Europe occidentale, puissant bien que peu connu, à la frontière de Francaria:

Le pays, dont l'existence remonte à la Première Guerre mondiale, est entouré par un no man's land, enclos de barbelés. Les voyageurs doivent se munir de visas et acheter leur billets longtemps à l'avance. De la ville frontière de Graves, en Francaria, ils sont emmenés en panier à salade jusqu'à Bridgetown, où ils sont interrogés, puis soumis à un examen médical et à un bain désinfectant. Séjour au commissariat et examen médical sont facturés. Voyager librement dans le pays est interdit. Aucun visiteur n'a le droit de quitter son hôtel sans être accompagné d'un guide.



Lussemburgo donc —poursuit Jean Portante—, un pays si petit qu'il fallait, d'après la lettre envoyée de Differdange par le voisin Batista, un des premiers à y avoir

mis les pieds, «faire attention de ne pas s'égarer le soir, sous peine de se retrouver en Belgique, en France ou en Allemagne, ce qui rassura tout le monde, à la veille d'un départ que tout le monde voulait provisoire». Ce même Batista n'allait d'ailleurs pas survivre longtemps à l'incarcération de son fils Mario qu'il croyait en Amérique, les poches pleines de dollars. Au lieu de s'embarquer, comme tant d'autres, pour le nouveau monde, celui-ci avait préféré investir le peu d'argent que lui avait confié son père dans les chemins de fer. Le train l'avait donc transporté d'abord en France, puis au Luxembourg et enfin en Belgique avant qu'il ne finisse en prison, pour une obscure histoire d'argent ou de femmes. «Et quand je dis en France, au Luxembourg et en Belgique,» précise Claudio, le narrateur, «je parle d'un rayon de tout au plus dix kilomètres, étant donné que son triangle des Bermudes à lui, a dit papa dans sa lettre, s'est limité aux villes de Differdange, Longwy et Athus».

Cantonnés dans le «provisoirement définitif» de ce va-et-vient initial, les Nardelli se retrouveront, encore et toujours, à Differdange, «avec une famille déchirée en deux, de part et d'autre du tunnel du Saint-Gothard, une moitié sous la pluie, l'autre sous le soleil». Ainsi, tous les événements qui jalonnent l'enfance de Claudio seront éparpillés de part et d'autre d'un voyage qui, rétrospectivement, apparaîtra comme le seul point de repère fiable:

L'Italie distribue en quelque sorte le temps. C'est la boussole. Ma mémoire s'y oriente. Et même les personnages qui ont croisé ma vie à l'époque trouvent leur nœud dans ce petit lopin de temps passé à San Demetrio. Entre eux, il y a comme une montagne, avec un long tunnel qu'il suffit de traverser, dans un sens ou dans l'autre, afin que tout devienne logique. Et ça, depuis que le premier Italien de là-bas a eu l'idée, il y a cent ans, de venir se perdre ici pour donner naissance au premier Italien né à Luxembourg. Après lui, tout s'est passé comme avec les poupées russes. Ce premier Italien né à Luxembourg est rentré en Italie, y est resté un peu, et est revenu à Luxembourg. Ses enfants en ont fait de même. Et les enfants de ses enfants aussi. Chacun a eu le besoin de retourner à la case départ.

Pour ce qui est du père, Fernando, le voici embarqué pour sa lune de miel, un long voyage en train qui aurait dû les ramener, lui et Tina, fraîchement mariés, tout droit de San Demetrio à Luxembourg, sans escale ni rien. «Rome, Milan, la Suisse, Strasbourg, Metz, et hop, Luxembourg. Au lieu de ça, ils avaient fait tout en zigzag, avec, comme points forts, Pisa, San Remo, Gênes et Paris. Sans compter les innombrables étapes intermédiaires. Une véritable lune de miel quoi! Un marathon de lune de miel! Et ça aurait pu être agréable, s'il n'y avait pas eu la guerre. Les bombardements américains avaient été si systématiques que la plupart des voies ferrées avaient disparu du paysage».

Au moment de la Seconde Guerre mondiale, les caprices de l'Histoire ont voulu que l'Italie, alliée des Allemands, se trouve encore une fois du mauvais côté des barricades. Nando Nardelli, qui ne s'était jamais pris pour un Italien, a néanmoins dû endosser l'uniforme de là-bas, comme tous ses copains. Tous sauf un: Claudio Bellaria a préféré déchirer le papier qui l'appelait sous les armes. «Mussolini, j'en ai rien à foutre. Ce sera le massacre là-bas, le front d'Afrique et le massacre. Vous ne pigez donc pas que, s'ils enrôlent des Italiens de l'étranger, c'est parce qu'ils n'ont plus assez de chair à canon sur place». Il avait donc disparu, sans dire à personne où il irait, pour ne pas les compromettre, sans doute quelque part dans la forêt de Niederkorn, comme le faisaient certains Luxembourgeois qui ne voulaient pas être enrôlés dans la Wehrmacht. «En attendant l'occasion de franchir la frontière française. Et eux, ils étaient partis pour l'Italie. Leur pays, disait l'ordre d'incorporation. Un pays qu'ils ne connaissaient que par ouï-dire, parce qu'ils n'y avaient jamais mis les pieds auparavant». (Plus tard, le narrateur de *Mourir partout sauf à Differdange* se souvient à son tour de la peur ressentie à chaque fois qu'il traversait, à Chiasso, la frontière italienne, parce que là, le service militaire existait bel et bien, et les douaniers, lui avait-on dit, se feraient un vilain plaisir à retourner des centaines de fois dans leurs mains son passeport italien, rien que pour le faire souffrir...).

Quoi qu'il en soit, Nando est assis maintenant dans le compartiment, à côté de sa belle Tina, et il contemple avec intérêt l'animation sur les quais. «Un chef de gare sans uniforme mais avec képi remonte le long du train en criant Thionville, Thionville, quarante-cinq minutes d'arrêt. Quarante-cinq minutes, se dit Nando, on pourrait presque rentrer à pied en ce temps-là. Mais il reste assis. C'est la dernière halte avant la frontière, dit-il à Tina. Elle sourit. Il voudrait lui rendre le sourire, mais le mot frontière lance un frisson dans sa colonne vertébrale». Durant la guerre, il n'a rien fait de mal à personne, il n'a pas tiré un seul coup de feu, ce qui lui a sûrement évité des ennuis et même sauvé la vie, mais c'est bien de cela qu'il se sent coupable, de ne pas avoir perdu la vie: «Il ne pourrait même pas exhiber la moindre blessure devant les douaniers qui lui demanderaient de se justifier. Ni la plus petite égratignure. Rien. [...] Et les autres, dans le compartiment? Cachaient-ils quelque blessure sous leurs vêtements? Une blessure qui leur ferait passer sans accroc la frontière. Mais avaient-ils besoin d'un tel passeport. Tous parlaient le luxembourgeois». Presque déçu de ne pas y avoir songé plus tôt, Nando se dit qu'il le tient aussi, en fait, son passeport. Au douanier il dira tout simplement en luxembourgeois qu'il rentre chez lui avec sa femme. «Ils en feront des têtes, les autres passagers, en l'entendant parler en luxembourgeois. Pour qui se prennent-ils? Moi, je comprends ce qu'ils se disent, alors qu'eux ne pigent rien du tout à l'abruzzien que nous échangeons, ma femme et moi. Après tout j'étais interprète».

Parlant plusieurs langues —l'allemand de l'école, l'italien de la maison, le luxembourgeois de la rue et quelques rudiments de français— Nando avait été affecté au service des interprètes, loin de la ligne du front. Connaître l'allemand était très important dans l'armée italienne: cela permettait aux officiers mussoliniens de comprendre ce que disaient leurs homologues nazis et vice versa. Entre-temps, la donne a changé et ceux qui retournent au Luxembourg peuvent se demander s'il ne leur sera pas interdit de parler allemand et italien: «Après tout, en quarante, les Allemands avaient bien interdit l'usage du français et même du luxembourgeois. N'était-ce pas un juste retour des choses? L'Italie avait perdu la guerre et, par là, le droit à sa langue, à l'étranger du moins. Non, c'est impossible. On ne peut pas commencer ainsi la paix».

[...]



Tout comme le narrateur du roman de Jean Portante, Gilles Ortlieb —passeur de mots et de frontières, né au Maroc, installé au Luxembourg, écrivain de langue française— est un habitué du *Goethe*, du *Heinrich Heine*, du *Victor Hugo* et autres *Gustave Eiffel*, trains traditionnellement pris d'assaut par «une population de secrétaires, employés de banque et autres agents du 'tertiaire' navettant, comme on dit, entre les deux côtés de la frontière». Vers Thionville, le paysage hivernal est faussement rassurant:

[...] lumières petites, lumières,
salles à manger, murs à papier peint, cuisines éclairées
maisons basses et jardinets, un instant cachés
par les flancs d'un convoi de la «Transcéralière».
Feux mobiles, lancés dans l'obscurité et déjà éteints;
passage sans traces, pour peu que le train accélère à nouveau
et glisse, comme devant, aux bords d'une campagne gelée
pour filer une fois encore vers l'est et le néant,
et resserre un peu les nœuds de l'écheveau.

Même clair-obscur, mêmes incertitudes à l'extrémité de la rue longue et peu éclairée menant, à Wasserbillig, aux postes frontières avec l'Allemagne:

Le dernier débit de tabac est tenu par une femme
qui parle trois langues, au moins, sans trace d'accent.
Face à face, l'approche précise des froids et les canards massés
sur les berges en pente de la Moselle, que ne franchira plus
cette nuit le «Sankta Maria», bien que l'ampoule du bord
soit encore allumée. Longer le fleuve encore, puis grimper
le talus pour l'apercevoir, de l'autre côté des voies,
la petite gare où j'étais une fois descendu, soldat.
Le wagon du retour sent le fuel et l'hiver, sans appel:
le petit duché —on vient de passer le bourg d'Oetrange—
court sur les côtés comme les deux parois d'un tunnel.



Chez Jean Portante, cet affolement de part et d'autre de la frontière finit par produire un curieux personnage doté du don de l'ubiquité, un *Janus bifrons* fait de deux êtres parfaitement cohérents et parfaitement anta-

goniques. Si le petit Claudio s'applique à découvrir «quelle conjonction de quels hasards» a voulu qu'un jour ses yeux se soient ouverts pour la première fois justement là, à Differdange, au numéro huit de la rue Roosevelt, alors qu'ils étaient prédestinés à s'ouvrir ailleurs, très loin, c'est parce qu'il se sait condamné «par contumace» à l'éternel va-et-vient des nomades, spolié de toute possibilité de sédentarité ne serait-ce que provisoire, appelé sans cesse, tel Ulysse face aux sirènes, à revenir se poster comme un voleur devant l'illusion du début, dans l'espoir de pouvoir recommencer autrement, «autrement mais après le voyage essentiel, autrement mais au même endroit...».

Obsession aidant, la gare de Differdange finit par devenir, pour Claudio et sa mère, un but privilégié des promenades dominicales. Assise sur un banc, la jeune femme a les yeux rivés sur la voie ferrée, et il y a de l'angoisse dans son regard: «Sans doute se demande-t-elle quel rail est le bon, comme si elle avait peur que son espoir ne s'accroche à une voie qui, au lieu de la rapprocher, l'éloigne du paradis. Elle guette l'horizon pour surprendre les trains dès qu'ils s'annoncent au loin. De temps en temps, c'est moi qu'elle regarde, comme pour me dire que c'est dans un wagon identique à celui qui se trouve à présent devant nous que nous avons fait le voyage. Te souviens-tu? Oui, je me souviens». Le temps passe et la maison des Nardelli prend l'allure d'un wagon. Leur wagon à eux, immobile comme le soleil dans le ciel. «Une sorte de centre de tri. Un point de non retour par lequel passent toutes les lignes de chemin de fer».

Certes, entre les deux pôles du voyage il restera toujours un dénominateur commun, mais à force de multiplier les allers-retours, le point de départ finit par s'engouffrer dans un passé obscur, alors que la ligne d'arrivée fonce vers un futur énigmatique, accroissant à chaque instant l'intervalle entre la source et l'embouchure: «Si bien que, tirillé dans ces deux sens opposés, je vois, sur mon cercle à moi, comme un écartelé, l'origine qui s'éloigne tel un train se perdant à l'horizon, tandis que s'évanouit, peu à peu, la sensation d'appartenir à quelque part».

Dans la version la plus sombre —imaginée dans *Mourir partout sauf à Differdange*—, avec une mère enterrée en Italie et un père reposant au Luxembourg, les ponts semblent à jamais coupés: à moins de rapatrier aussi le père, ou de faire revenir la mère, ou alors, pour chercher un compromis, les déplacer tous les deux «en terre de personne, à mi-chemin d'une tombe à l'autre, au milieu du tunnel du Gothard, pourquoi pas? Ainsi, chacun mettrait un peu d'eau posthume dans son vin. Il n'y aurait plus de trahison. La vie serait un roman».

En attendant le dénouement, le narrateur s'imaginer en marionnettiste de cette terre de personne qu'est la boucherie de son beau-père, où cohabitent désormais le

porc ou le bœuf abattus en territoire luxembourgeois et les salamis ou les jambons provenant de leurs frères italiens. «Une sorte d'amitié italo-luxembourgeoise de la viande. A l'instar de mon mariage avec la fille de Meyer. Parfois me prend l'envie d'aller plus loin, de métisser davantage, de commander un jambon des montagnes portugaises, pourquoi pas? Puis je me ravise, me disant que l'époque n'est pas encore mûre pour un tel mouvement».

L'époque, elle, préfère l'intégration au métissage. Seulement voilà, quand Jean Portante rencontre le mot «intégration», il change de trottoir: «Lui vient toujours en mauvaise compagnie. Lexicale et sémantique. Comme des gardes du corps de la pire espèce, barbouzes lui collant à la peau, ceux qui l'escortent sèment la peur. Intégrer: inclure, incorporer, assimiler. N'être entier, intégral, qu'une fois intégralement intégré. Intégrables de tous les pays, unissez-vous, car d'intègre à intégrisme il n'y a qu'un cheveu». Une image brutale, à peine supportable, traverse *La triste et improbable histoire du cheval de Troie* —texte écrit par l'auteur de *Mrs. Haroy* pour une exposition sur le consensus et les passions bridées des Luxembourgeois: «au-dessus de ma tête il y a un entonnoir, tube enfoncé dans mon crâne. Une main ouvre le robinet et je coule de moi-même comme si mon moi était un liquide quelconque. En même temps, au-dessus de ma tête, une main verse un liquide tricolore, rouge blanc bleu, dans le cône de l'entonnoir, et gicle en moi un autre moi liquide».

Grâce à cette obsession du transvasement —«âme pareille, sang pareil, assimilé, intégré»—, les frontières grand-ducales seraient-elles en train de s'estomper ou de creuser davantage leurs sillons? Au sud du pays, depuis l'époque où les premiers Italiens sont venus épauler la sidérurgie, même la géologie a suivi le mouvement, s'inventant des racines et des lignes de partage là où, auparavant, tout semblait indistinct: «sous Differdange, il y a un autre Differdange, peut-être plusieurs autres, possédant un lien direct avec l'immigration italienne du vingtième siècle, un Differdange de l'époque gallo-romaine, quand les ancêtres des Italiens d'aujourd'hui, les Romains, après avoir conquis à peu près toute l'Europe, y installaient une cité florissante, avec fonderie et tout, les fouilles des alentours en témoignent».

Un interminable fouillis de bras finissant tous par déboucher dans «la seule mer possible qu'est la mort». «Là-bas» et «ici», deux liquides différents qui, au terme du parcours, alimentent un même tonneau dans lequel le destin «touille un bon coup, affaire de mélanger le tout, de battre à nouveau les cartes, jeter les dés, donner l'illusion de l'éternel recommencement. Comme si, d'un bras à l'autre du delta, il y avait des passerelles, ou des passages souterrains, des tunnels pareils à celui du Saint-Gothard, un labyrinthe de veines comme celles qui trouent le sous-sol de Differdange à la manière d'un Gruyère».